

Clinique du Psychanalyste 1 **Thierry Perles**

Clinique du psychanalyste: comment supporter qu'on laisse là une place vide? non pas de ce vide appelé en nos milieux *réel*, mais celui où sous couvert de dignité, s'avoue honte ou impuissance. Un évitement qui ne fait pas feinte, où ne se trompent que ceux qui le veulent bien. Donc d'abord chapeau à ceux qui s'y risquent.

Nos *Cartels sur la pratique* confirment une chose : que le propos du psychanalyste sur sa clinique est déficient, quand rien d'une théorie ne le problématise — j'allais écrire : ne le contraint. L'analysant de sa pratique doit probablement dépasser le *leitmotiv* "analysant un jour, analysant toujours", où ne passe rien ou presque d'une clinique de la fonction. La transmission existe bien, pourtant. Mais il lui faut des nœuds où elle disparaît, avant de reparaître, authentifiée parce que discontinue, hors de tout rapport au perfectible, et comme renaissante, originaire chaque fois. Originaire d'une théorie (de la clinique (de la fonction)). Je m'explique : c'est la fonction qui a sa clinique, vis à vis de quoi le psychanalyste peut bien résister, et revenir à *l'analysant toujours*, il n'empêche : c'est bien une fonction qu'il occupe, et ce n'est qu'*après* avoir pris la mesure du réel de sa fonction qu'il pourra recourir à l'analyse de son contre-transfert. En quoi d'ailleurs les hypothèses de travail diffèrent probablement de celles du contrôle.

Ceux qui s'y lancent : à faire la clinique de la fonction, au risque de s'engager d'autant plus à découvert qu'ils ne parlent pas d'eux. D'autant plus qu'ils se risquent à qualifier ce qui n'est pas d'eux, et qui les occupe, et les transfigure : la fonction. Cette fonction renouvelle et subvertit sans doute le moment, prétendument inaugural de l'Histoire, de l'incarnation christique.

En ces temps où le virtuel s'impose comme la commune mesure des destins, celui de l'incarné pourtant réclame : ce à quoi sans doute devraient faire écho les surprises de qui s'expose aux effets de se trouver à l'occasion propulsé à la place du saint homme. Et si c'est *motus*, quels motifs évoquer pour la retenue? est-ce la crainte du ridicule qui empêche? Ou l'embarras provenant des effets d'une économie, celle qui s'est employée à tenir dans l'Histoire cette fonction sous sa coupe réglée? Je crois salutaire de la théoriser aussi, cette conscience mauvaise qui hante la fonction. quitte à y retrouver un air connu. Pas de gargarisme avec la notion de responsabilité avant d'avoir mis la chose en œuvre.

Jacques Nassif nous a pour ainsi dire ouvert le chemin avec la traduction du texte de Victor Iunger parue dans le dernier courrier : un collègue argentin y produit une histoire de passe sans doute fictive, où le désir de l'analyste se trouve problématisé de façon emblématique, comme qui dirait : *Et le style s'est fait corps...* (je rappelle : "Les traits qui donnent corps à ce x [...] constituent les marques de ce style." "...des restes pulsionnels pourraient être repérés qui donneraient aussi bien corps, précisément au sens pulsionnel du terme, à la structure de ce x, soit au style..." "Le style, défini comme trait, réalise son déploiement [...]. Un reste de jouissance se détache là même où au même moment le désir insiste."). C'est qu'en effet : comment ne pas être lacanien à ce compte (quelque chose d'un «Jacques Lacan le stylite», comme s'en amuse très respectueusement Patrick Guyomard dans l'article qu'il lui consacre pour l'Encyclopedia Universalis). On ne peut avancer là sans repasser par Lacan, ou sinon, du moins, par du lacanien. Or on commence à le savoir : nos collègues sud-américains excellent à ce jeu. C'est comme pour le projet de la *Convergence* : on ne peut d'un côté le reprendre ici — en France — sans ironie (politique), ni surtout sans humour (analytique). Mais d'un autre côté, c'est eux, et pas nous, qui ont raison : au risque de la langue de bois, mais c'est aujourd'hui, et sans doute avec eux, autre chose : grâce soit rendue à Lacan, nouvel Amadis de Gaule, afin que revivent de nombreux don Quichotte.

Le texte que je présente est de François Baudry. "Objets d'illusions".

Publié au printemps 86, dans la revue "*Espaces, journal de psychanalystes*", qui s'était cette fois-là donné pour thème : "D'une illusion, des illusions". Thème dont je pense depuis un moment qu'il peut permettre à la psychanalyse de se renouveler : ce pourquoi je m'y suis d'abord intéressé. Que s'y trouve abordée la problématique de la perversion, côté clinique de l'analyste, c'est ce qui me mène à le présenter ici : c'est volontiers l'angle sous lequel j'aborderais nos prochaines journées de travail, que ce soit en mars à Paris, comme, bien sûr, à Besançon, en octobre.

Ce que je vous en propose est une lecture partielle et commentée.

D'autres textes suivront, qu'on ira prendre là où ils sont, à moins, bien sûr, qu'on ne nous les apporte. C'est une rubrique à constituer, je compte sur votre collaboration. Dans l'attente...

François Baudry : "Objets d'illusions".

[N.B.: Les points de suspension entre crochets ([...]) indiquent une coupure dans le texte de F.Baudry. Quant à mon commentaire, il se distingue du texte par sa mise entre crochets ([]) et un caractère différent, plus fin. Par ailleurs, quand un passage est souligné ou mis en caractère gras, il l'est de mon fait.]

« Un paradoxe apparaît dans l'analyse : elle s'éprouve — alors qu'on en attend d'une certaine manière une pointe du rationalisme — comme le lieu d'une mise en jeu réitérée de l'illusion. L'analyste en joue, y pousse, la relance et, dans la cure, l'illusion est une dimension perpétuellement questionnante, voire tourmentante, en tout cas insistante. Y a-t-il même une limite à la mise en jeu des illusions dans l'analyse? En tout cas une limite, si on veut,

extérieure : l'analyste ne se ravale pas, comme dit Lacan, au rang de prestidigitateur. [Comme si c'était du prestidigitateur qu'il s'agissait. À quoi le psychanalyste n'accepte-t-il pas d'être ravalé? Où est sa fierté? De ce qu'il met en jeu, l'inconscient et ses effets, qu'en est-il du devenir, en tant que ça s'écrase, ou que ça vit? Qu'en est-il du "désir de l'analyste" devant ce qui se lève : ou bien le saisir, en profiter, s'en dire ceci : je peux en accepter, lorsqu'elle a lieu, c'est à dire assez régulièrement, l'offre, pensant que je fais l'affaire, parce qu'il y a une affaire à faire — l'affaire du ravalement — ; répondre aux avances, à ce qui maintenant s'avance ; voire encore, comme Socrate à la fin du Banquets, en indiquer une ailleurs? Ou bien quoi, sinon s'en remettre, pas sans embarras, mais pas non plus sans une espèce de confiance, au désir qui naît de la dimension de l'illusion retrouvée — dont on sait que ça peut là s'écraser en désir de pacotille(s). Qu'est-ce qu'une formation de l'inconscient? (*Qu'est-ce qu'un rêve?* demandait je crois Binswanger?) "Deux châtons, je leur donne des graines, ils n'en veulent pas, je leur donne une espèce de petit lait, que je radoucis avec du sucre vanillé — bigre : comment peuvent-ils avaler une chose pareille...". Rien ne m'oblige à penser qu'il soit ici question de croire ("*Est-ce que tu crois que ça va aller comme ça? — Mais oui, mais oui. Prépare-toi, on y va*"). Pourtant, à partir d'une formation de l'inconscient, on se prête à l'écoute, à la supposition.]

Avançons l'hypothèse que l'analyste procède par dosage de l'illusion. [Il s'agit bien de l'analyste. Quant à ce que la formule — *dosage* — peut avoir de vacillante, au moins du point de vue théorique, c'est bien l'indice que quelque chose est en jeu, c'est le cas d'en dire, ici].

[...] La problématique de l'illusion est liée pour Freud [clinique de l'analyste : où la prendre, sinon dans les formations de l'inconscient de ceux qui, de cette fonction qu'ils occupent, font une théorie? Et surtout lorsque, comme ici, il s'agit de la théorie non pas seulement qu'ils s'autorisent comme prétendus analystes, mais de la théorie de ce qui les autorise, de façon provisionnelle, dans l'attente qu'ils s'auteurisent de la théorie de ce qui les autorisa, quitte à ne plus s'auteuriser tout à fait pareil.] à la deuxième topique. **L'apport de Kaufmann** [F. Baudry donne en note l'exemple de *L'inconscient du politique*] **est, là, d'avoir dégagé le lien entre la question du père primordial et l'entrée du sujet dans l'usage du langage.** [...] **Cette perspective souligne la portée en quelque sorte universelle du fantasme de toute puissance des mots.**

[Que faire de son symptôme comme promesse de réalisation ? (somme toute, il y aurait du *lis!* dans l'avaloir, ce suggèrent aussi bien les délires de négation que certaines vocations, justement, de stylite)] [...]

Le fil qui me paraît le plus central a trait aux illusions concernant l'objet *a* — [...] l'objet qui s'élabore dans l'analyse — et qui concernent l'Autre. [...]

L'objet *a* et l'Autre sont d'abord [*d'abord* : on dirait Hegel traduit par Jean Hyppolite] facilement confondus du fait entre autres qu'ils sont en jeu ensemble. Ceci est spécialement travaillé dans l'analyse, **puisque l'analyste à la fois occupe (d'une certaine manière) la place de l'Autre et se prête comme support de l'objet *a* de l'analysant.** Mais la concomitance apparaît aussi, par exemple, à faire l'amour, du fait que ce qui y est atteint à atteindre l'Autre, c'est aussi l'objet [ici, il faudrait quand même se demander ce que c'est qu'un *objet atteint* : La fiction de la cible, de l'accès-cible? Donner sa chance, toute sa chance à l'accès-cible, à la réussite de l'acte en tant qu'il pose l'autre pour l'Autre , c'est préparer le jour où l'Autre viendra se saisir de l'arc, réservant toutefois la question de savoir qui sera à la place de la cible. Faire l'amour est la répétition, au sens du théâtre, de l'accès,

pour l'Autre, à la cible. Et si on sait que ce jour-là, on ne tire pas, on se laisse le choix de savoir qui sera tiré. En d'autres termes il s'agit bien de nous placer dans la perspective du rapport de l'analyste au féminin — à la menace de castration. On a peut-être un peu rapidement décidé que le roc de la castration avait cessé d'être décisif].

D'autre part, la confusion de l'objet *a* et de l'Autre renvoie à la confusion de l'objet et de la jouissance de l'Autre (si difficile à lever alors même que leur distinction "a eu lieu" [? C'est un point qui appelle discussion, à un point tel que sans doute il y a divergence, comme on le verra par la suite], et si essentielle dans les traits "pervers" du sujet, **qu'il soit pervers ou névrosé, d'ailleurs**).

La difficulté tient à ce que l'objet *a* est le tenant lieu, le "substitut" de l'Autre : il peut donc, soit le masquer, soit **y faire accès** [très bonne formule : y a-t-il d'autre accès à l'Autre qu'au travers d'un objet ? L'objet *a*, celui du fantasme. Au fait, quelle différence avec l'objet de la pulsion. C'est sûr, n'est-ce pas, que l'un ne se réduit pas à l'autre, mais comment exprimer leur différence? Toujours est-il que l'objet de la pulsion, ce n'est pas son but, non plus que sa source. Je tranche provisoirement en proposant ici : au travers du symptôme, quitte à m'en expliquer ailleurs. Deux remarques cependant : je ne vois pas de raison d'exclure le paranoïaque de la série : je dirais même que sa position est ici matricielle. Par ailleurs il s'agit bien de passer par l'Autre en tant que jouissant, pour aller à l'Autre tel qu'en sa barre — à sa consistance qui est d'être barré, barre identifiable d'une certaine façon à sa faiblesse, son talon. Mais alors, tel Achille cette-fois-ci dans le paradoxe qui le met en scène avec la tortue, on n'a pas fini de rejouer la scène, avant d'arriver à se mettre à son pas, celui de la tortue. C'est même, Achille ayant cédé la place au lièvre, la vérité de la fable : ce que le lièvre ne parvient pas à faire, c'est à se mettre à son pas.]

De l'objet comme de l'Autre, me semble-t-il en effet, il ne convient pas de dire (il comporte illusion) de dire qu'il y en a, ou de dire qu'il n'y en a pas.

Dire (ou revenir à dire) qu'il n'y a pas d'objet est une possibilité qui renvoie à la nature de l'objet [Achille, parvenu par l'effet d'une brillante anticipation / interprétation à la hauteur de la tortue, rigole bien quand celle-ci lui demande s'il n'a pas vu passer un homme qui court.] [...]

Dire qu'il n'y a pas d'Autre [...] n'est vrai que dans le fantasme, où l'objet fournit assez de substitut [en vérité, l'Autre n'en existe pas moins, au titre justement de la réalisation attendue. De même que de dire qu'il n'y a pas d'objet n'implique pas qu'il y a trop d'Autre, mais plutôt qu'il n'y en a pas assez, de même ici dire qu'il y a de l'objet implique qu'il y ait de l'Autre. Ce qui pose d'ailleurs la question de la perversion d'une façon autrement plus radicale, y compris, bien sûr, dans la cure, puisque comme on va le voir, la relance de l'Autre s'y accompagne d'une incontournable question sur la jouissance. Il faut cependant noter que ma conception de l'Autre doit différer sensiblement de celle de Baudry. J'aurais bien du mal à dire ce que Baudry entend précisément par *Autre*, mais ce qui m'apparaît assez clairement, c'est que nous ne faisons pas du tout la même idée des effets de la supposée disparition de l'Autre. D'une façon plus générale, il me semble qu'on s'égarerait ici à se fier plus longtemps à cette apparence de balancement entre Autre et objet. Quand l'Autre n'existe plus, le seul objet qui reste à distribuer, c'est la mort. La parade de la psychanalyse, totalement nouvelle, c'est alors de retrouver l'Autre par sa barre, ce que j'appellerai volontiers la confiance faite au symptôme comme texte. Par le biais d'un dispositif grâce auquel, comme s'exprimait Freud à propos du surmoi, le présent (la présence) se mue en passé (cf. fin de l'*Abrégé*).]

Inversement dire que l'Autre existe, c'est trop dire [...].

Or [= “ainsi”, “pour nous, dans le champ de la psychanalyse”], dire (revenir à dire) que l'Autre existe, c'est ce que suppose l'interrogation (éventuellement insistante) sur son symptôme. Par exemple, l'interrogation sur la perversion de l'Autre porte dans l'analyse une illusion — d'autant plus forte d'ailleurs qu'elle peut rencontrer des éléments d'étayage. (Pourrait-on faire à partir de là quelque allusion précautionneuse au dernier Livre — *Voyage extraordinaire en Translacanie* — de François Perrier). C'est d'une manière nécessaire, liée à la logique du fantasme, que se pose dans l'analyse la question de la perversion. On ne peut interroger la perversion que comme étant celle de l'Autre, puisque [et d'ailleurs] l'opération “perverse” tend précisément à confondre l'objet et la jouissance de l'Autre. Mais on n'y met en question l'Autre que d'une manière irréaliste [je me permets de dire que ce n'est déjà pas rien], puisque ce n'est que d'une manière qui met en jeu le trait pervers (du sujet).

Sans doute, plus généralement, l'analyste serait [noter le conditionnel] censé ne se manifester qu'hors symptôme. (En termes de nœud borroméen, ce serait donc lui qui devrait ne se manifester que du nœud à trois). Mais cette situation idéale n'est peut-être même pas souhaitable en ce qui concerne l'entame par l'analyste de la dimension du symptôme [allez comprendre!]. On peut mettre en parallèle ce qui se passe avec le calcul lacanien des formulations en fonction de l'équivoque entre le symptôme et la structure : l'analyste, au questionnement dirigé vers le symptôme (de l'Autre), répond (éventuellement) en termes de structure (de ce qui fait accès à la structure). On peut entendre aussi ainsi, non sans ironie, la formule de Lacan : “le symptôme, c'est la structure”. [La structure, dirais-je aussi bien, c'est le symptôme : j'y vois comme du retour à Freud, ce Freud qui reconnu au symptôme la structure d'un texte, pour y fonder la psychanalyse. Le symptôme est la voie de l'analyse, comme “*ce qui fait accès*”. Au fait : où est passé le désir du psychanalyste? Est-ce que le saint homme voudra bien, un jour, nous dire quelque chose de ce qu'il laisse à la sortie par la structure, ne serait-ce qu'au titre d'avoir à redéfinir sa situation en regard de l'illusion? Disons-le tout net : il est bien secoué, notre stylite. Mais que peut-on lui souhaiter de mieux, si la raison en est qu'il se marre, du haut de ses jouissances chues?]

[...] [J'en termine :] Repartons (encore) de la constitution borroméenne de la place de l'objet. Lacan, dans le séminaire RSI, dit que l'affaire de l'analyse est d' “obtenir que le réel surmonte le symbolique en deux points” [...] il est sans doute évident que l'un des deux points est le phallus. Quant à l'autre, il me semble qu'il s'agit du nom (pas du nom du père, mais du nom propre, ici du nom de l'Autre). On retrouve bien alors, ici, le vide de l'Autre, puisque, “dans ce qui s'opère quand un nom propre est prononcé”, il s'agit de ce que Lacan écrit S de grand A barré. C'est à dire, à un premier niveau, du fait que l'Autre, par son nom, est lié au langage, et donc vidé de la Chose, de la jouissance initialement perdue. Mais à un autre niveau, il s'agit du signifiant du manque dans l'Autre, c'est à dire, au plus radical, d'un manque de signifiant, soit : d'un trauma. Avec le vide de l'Autre, il s'agit donc, aussi, de l'Autre comme traumatique. [...] Et qu'il faut aller jusqu'à, d'une certaine manière, habiter l'espace de ces traumas — avec le paradoxe même que dénote une formule comme “habiter l'espace des traumas”. [...] »

L'analyste, c'est entendu, se paye aussi de mots. On remarquera qu'en tout cas ce n'est pas sans poésie. Et si je clos ici le commentaire, ce n'est pas seulement parce qu'il me

semble qu'on a changé de registre de discours, bien que, on le remarquera, il s'agit toujours, avec l'habitat, d'un discours sur la clinique de l'analyste — concevons-là donc avec ses murs, ses salles, Mais par exemple : quelle différence y a-t-il, du point de vue des effets de la nomination, puisqu'il s'agit de cela, entre un analysant qui devient peu ou prou "analyste" — pour qui son analyste deviendra un homme ou une femme public comme un autre, et surtout parmi d'autres, au nombre desquels il se compte lui-même, et un autre qui ne devient pas "psychanalyste"? Qu'en est-il de ces effets aussi, selon que l'analyste est personne médiatique, ou ne l'est pas, ou qu'à peine, ou seulement dans un groupe restreint, etc. ? On le soupçonnera sans doute : ce rapport au nom ainsi présenté est un rapport au groupe — fut-il École (où on se réfugie) en place de clinique (de soins) — qui comme tel, ne laisse rien présager de nécessairement abouti du point de vue des enjeux singuliers auxquels nous nous efforçons de répondre — dans le sens où même une visée réellement collective ne pourrait passer que par là .

Je voulais finir en donnant la fin de la communication qu'Olivier Grignon — "*Un réel de l'illusion*" —, proposait pour cette même livraison de la revue : "... nous devons conclure de tout ce qui précède que c'est une des entrées dans la question que F.Perrier disait toujours ouverte il y a déjà vingt ans : «le désir de l'analyste comme homologue éventuel, sur le plan structural, du désir pervers». Question laissée depuis à l'intimité de chaque erre de passe."]

Thierry Perles